

simple inscription : MANUFACTURE D'AUBUSSON.  
C'est noble comme l'hôtel Choiseul.

Ainsi donc, le magasin avait cru tuer la boutique, mais l'hôtel se lève et l'écrase. L'hôtel, c'est le commerce fait roi; c'est la boutique sur le trône. Il a gardé le type de son origine, mais il l'a enchâssé d'or. Riche et puissant comme n'a jamais été le magasin, il s'habille simplement et marche sans fracas comme la boutique. Le magasin était chose insurrectionnelle et transitoire; l'hôtel l'a pris pour instrument de son édification, il est monté dessus pour s'élever; maintenant qu'il s'en est servi, il le repousse du pied et le brise. C'est la loi politique; c'est la loi de nature.

AUGUSTE LUCHET.

Octobre 1854.



LES

## DÉJEUNERS DE PARIS.



Il s'agit de prendre les choses pour ce qu'elles valent et les hommes pour ce qu'ils sont, toutes les fois qu'on veut arriver à une physiologie impartiale et sévère. Mais, bien que facile à poser, ce précepte bouffi, vieux comme la *sagesse*



*des nations*, n'offre pas autant de facilités pratiques. Prendre les hommes pour ce qu'ils sont, c'est savoir avant tout ce qu'ils font. Or c'est là l'éternelle question d'Hamlet, *to be or not to be*, être ou n'être pas. Pour ne m'occuper ici que des hommes, moi je suis pour qu'on les prenne *où ils sont*; ce qui lève bien plus de difficultés théoriques ou pratiques, politiques, religieuses, littéraires *ou autres*; ce qui offre bien plus de fondement, de certitudes solides et bien établies, que ne pourrait faire la collection complète de tous les proverbes de Sancho, avant et depuis la création du monde.

Donc si vous voulez, nous prendrons les hommes à table; on est presque toujours sûr de les y rencontrer; quand je dis à table, c'est une façon de parler empruntée évidemment à ceux qui ont l'usage des nappes, serviettes, fourchettes, et autres superfluités de cette espèce.

A examiner Paris seulement de huit heures à midi, la galerie gastronomique s'étend sur une échelle des plus vastes et des plus variées. La série des combinaisons culinaires ayant pour but de remplir l'intervalle famélique qui sépare deux diners successifs; cette série, disons-nous, est multiple à l'infini. Dieu nous garde d'essayer la statistique sèche ou raisonnée des ingrédients et des estomacs, sacrificateurs ou victimes per-

pétuelles de ce grand drame journalier, qu'on appelle les déjeûners de Paris. La renommée ancienne avec ses cent voix serait impuissante à raconter l'œuvre périodique de ces cent mille bouches affamées qui s'ouvrent chaque jour, pour entonner cette épopée sublime, avec l'éternel accompagnement des verres qui se choquent, au bruit des tasses, au tintement musical des mâchoires actives et bruyantes (je ne parle pas ici des bâillemens chromatiques et des malédictions muettes des estomacs condamnés à ne pas déjeûner du tout). Pour établir simplement les bases de cette physiologie nouvelle et intéressante, je distinguerai trois classes de déjeûners relativement à la question du lieu où le sacrifice est consommé: les déjeûners ambulans, les déjeûners au café; enfin, les déjeûners à domicile.

La première classe, celle des déjeûners ambulans, semble au premier abord renfermée dans les limites les plus circonscrites à l'œil de l'observateur; tandis que d'un autre côté, elle offre au praticien les ressources d'une variété infinie. L'élément immuable sur lequel ils reposent, le petit pain de deux sous, par un effet de la ductilité de ses formes, se prête avec une admirable facilité aux caprices friands et économiques du célibataire garçon de boutique ou



clerc d'avoué. Dès huit heures du matin, la boulangerie parisienne étale sa coquetterie séduisante et confortable, à la portée de toutes les bourses et de tous les tubes digestifs. C'est une harmonie riche et facile de pâtes blanches et nourrissantes, de croûtes appétissantes et dorées, de formes rondes, ovales, allongées, à bords croustillants et sinueuses; c'est un luxe complaisant de gruau somptueux, de froment délicat et épuré, et de seigle modeste et odorant qui se cache sous sa brune enveloppe, comme la violette des bois. Tout cela, c'est le déjeuner réduit à sa plus simple expression; le déjeuner qui se cache au fond de la poche et qui court les rues et les boulevards en modeste piéton, qui se marie parfois à la pomme de terre classique du Pont-Neuf et aux fruits luxueux de l'éventaire; le déjeuner curieux qui se dore des rêves les plus beaux d'un appétit vagabond et se glisse furtivement le long des soupiraux insolens des cuisines hautes en fumée; c'est le déjeuner errant, comme le Juif Errant avec la perpétuelle reproduction de cinq sous dans sa poche.

Voilà ce qui est de la poésie du déjeuner ambulante. Plus loin, le déjeuner s'assied au coin de la rue avec des formes plus grossières, plus positives, peut-être aussi plus majestueuses. C'est

le déjeuner copieux et substantiel du travailleur qui s'installe chez le marchand de vin ou sur la place publique. Le déjeuner qui mord hardiment dans le pain au large ventre; le déjeuner à pleine bouche, qui s'engraisse du brie savoureux, ou qui suit, le long des quais, la cuisine portative des marchandes de friture. Hardi compagnon qui trinque joyeusement tantôt sur le comptoir de plomb, plus souvent avec la timballe criarde du marchand de coco. En un mot, c'est le déjeuner fait homme; le déjeuner qui semblerait une fatigue à nos organisations piteuses et à nos estomacs délabrés.

Je n'oublierai pas non plus dans cette catégorie le repas frugal qui se pose pour quelques minutes autour des petites tables de la *Compagnie hollandaise*; c'est le papillon du genre, qui, trop chétif et trop timide pour s'adresser aux fleurs de haut étage, rabat son vol sur les pâquerettes obscures et savoureuses qui bordent la haie du chemin, laissant aux scarabées plus lourds ou plus actifs les substances plus grossières et plus accessibles. Le bouillon sur place, assaisonné d'un verre de vin et de la lecture du *Constitutionnel*, convient surtout aux solliciteurs pressés et économes qui comptent sur leurs appointemens futurs, pour s'indemniser en même temps et des courses en omnibus, et du net-



toyage de leurs bottes sur l'établi du commissionnaire.

Voici maintenant que l'infini s'ouvre devant nous entre la tasse de café à la crème solitaire et parcimonieuse qui se cache dans l'un des coins obscurs de l'estaminet de bas étage, et le luxe à heure fixe qui a son couvert mis de fondation à l'entresol du Café Anglais. Là, c'est l'habitude matinale et casanière qui économise le beurre et approvisionne son sucrier; ici, c'est l'empressement nomade et affairé qui gourmande le garçon, et grimace ridiculement en se brûlant la langue. Plus loin, c'est le charlatanisme des déjeûners à vingt-cinq sous avec un dessert, à l'usage des provinciaux en dépense; ailleurs, c'est le calme gastronomique méditant sur les affaires de Belgique, et le nombre des minutes nécessaires à la confection des œufs mollets; partout, sur toutes les figures, l'appétit nonchalant ou sybarite qui modère ses désirs ou calcule ses jouissances; partout la confiance qui verse le chablis à plein verre, ou tempère son vin rouge pour tomber juste au *medium* fatal de la bouteille. Là, l'isolement avide des nouvelles politiques, consommant plus de journaux, que de *biftecks*; ici, l'association familière, rieuse, insouciant, riche de projets littéraires, philosophiques, philanthropiques ou autres; journalistes

disputeurs, fashionables ruinés, banquiers parvenus, étrangers riches et généreux. C'est le calme passif qui digère à ses heures; c'est l'extra turbulent qui fonde son crédit. Partout c'est la vie de garçon qui déborde, qui se donne ses aises, qui souffle le froid et le chaud, qui est familière avec les serviteurs, et salue la dame du comptoir d'un agréable sourire. Partout c'est l'indépendance qui vit au jour le jour; c'est le Paris sans feu ni lieu; le Paris des théâtres, des passages et des boulevards; le Paris des tailleurs à crédit et des chevaux de louage; le Paris artiste et commis-voyageur; le Paris d'opinions tranchées, de modes spéciales, de politique bruyante; en un mot le véritable Paris.

Et maintenant touchons à d'autres bords, aux rivages fortunés et paisibles, dit-on, *du chacun chez soi, chacun son droit*. C'est là que le mariage a amarré notre barque frivole de jeune homme; c'est là qu'une longue et décente habitude nous cloue, en nous imposant le même déjeûner quotidien, le même verre de cristal et les mêmes discours, de façon à nous faire trouver tout cela passable le jour où nous aurons quarante ans. Oh! le retour périodique du gigot en hachis et du café-chicorée de ménage! Soins minutieux et sévères qui faites du déjeûner une affaire de commerce où l'on ruse, où l'on cajole,



où l'on se trompe mutuellement, comme dans votre magasin. Oh ! toutes ces choses qui font la poésie de la vie d'arrière-boutique, soyez les bien-venues dans cette physiologie : ici le vieux gruyère jaune et huileux gémit tristement négligé ; ici la poire nouvelle et le raisin vert sont avidement salués d'un sourire. Plus loin, un peu plus de café pur à obtenir, c'est de la diplomatie ! un petit verre d'eau-de-vie, c'est un triomphe ! Le déjeuner bourgeois c'est le thermomètre des ambitions à bon marché. Dans cette sorte de polémique journalière la femme remplit toujours le rôle de gouvernement, quel qu'il soit.

Autre part le déjeuner est un mystère. On soupçonne bien que madame et monsieur se font servir quelques friandises, l'un dans son cabinet de travail, l'autre dans son boudoir ; quelquefois même ils se sont rencontrés face à face devant une table élégamment servie, à onze heures du matin. Mais comme cela se passait sans aucun échange de soins réciproques, sans aucun indice de spontanéité, nous devons respecter le silence et les bâillemens de ces *époux assortis*.

J'oubliais une dernière classe de déjeûners à domicile, les déjeûners d'hôtel-garni ; ceux qui font payer cher la séduisante tentation de leur complaisance familière, qui s'installent chez vous à votre réveil, à petit bruit et sans déranger-

ment, au besoin même qui viennent vous cajoler au lit, entre deux sommeils légers et dorés. Oh ! l'agréable chose que de déjeuner ainsi ! J'entends le bruissement sonore de la porcelaine qui danse sur le vaste plateau de tôle. Le bruit s'arrête à ma porte ; vite le guéridon et tout ce qu'il faut ; c'est mon déjeuner, lecteur ! c'est mon déjeuner.

E. POUYAT.

